

Le temps des philosophes - Textes 1 (Chap. 1-2)

1. « Le temps est un enfant qui joue avec des pions : sa royauté est d'un enfant » (Héraclite, fr. 52 DK).

2. « Les uns disent qu'il est le mouvement du tout, les autres la sphère elle-même. Cependant, la partie du mouvement circulaire est aussi un certain temps, mais elle n'est pas le mouvement circulaire puisqu'on a considéré une partie du mouvement circulaire et non lui-même. En outre, s'il y avait plusieurs dieux, le temps serait pareillement le mouvement de n'importe lequel d'entre eux, de sorte que plusieurs temps coexisteraient. D'autre part, la sphère du tout a semblé à certains être le temps parce que tout est dans le temps et dans la sphère du tout ; mais cette explication est trop naïve pour qu'on en examine les impossibilités. » (Aristote, *Physique*, IV 10, 218b1-9).

3. « Lorsque le père géniteur constata que l'univers, mu et vivant, était devenu l'image des dieux éternels (*aidiôn theôn*), il se réjouit et, charmé, conçut de le rendre encore plus semblable à son modèle. De même donc que ce dernier est un vivant éternel (*zôon aidion*), il entreprit d'achever ce tout de la même manière autant que possible. Or, la nature du vivant était éternelle (*aiônios*) et il n'était pas possible de l'appliquer totalement à l'engendré, mais il conçut de produire une image mobile de l'éternité (*eikô kinèton aiônos*), et, en même temps qu'il organisait le ciel, il produisit une image éternelle, avançant suivant le nombre (*kat'arithmon iousan*), de l'éternité qui demeure toujours dans l'unité ; et c'est cela que nous avons appelé le temps.

En effet, les jours, les nuits, les mois et les années, qui n'existaient pas avant que le ciel apparaisse, il en invente la naissance en même temps qu'il constitue celui-ci ; or ce sont toutes des parties du temps, et le « était » et le « sera » sont des formes du temps qui sont nées et que nous transposons sans le savoir à l'existence éternelle, à tort. Car nous disons qu'elle était, est et sera, alors qu'à vrai dire le « est » seulement lui convient, tandis que le « était » et le « sera » ne doivent être utilisés que pour le devenir qui progresse dans le temps, car ils sont des mouvements, mais à ce qui est toujours de la même façon sans mouvement ne convient ni d'être plus vieux ou plus jeune à travers le temps, ni de naître à un certain moment et d'être né maintenant, ni d'être plus tard, ni en général rien de ce que le devenir a ajouté à ce qui nous parvient par la sensation ; mais tout cela est apparu comme des formes du temps qui imite l'éternité et qui se meut en cercle suivant le nombre. » (Platon, *Timée*, 37c-38a).

4. « Nous connaissons aussi le temps quand nous avons délimité le mouvement, en le délimitant par l'antérieur et le postérieur ; et nous disons qu'il s'est passé du temps lorsque nous prenons sensation de l'antérieur et du postérieur dans le mouvement. Nous le délimitons en concevant ceux-ci comme distincts, avec entre eux un intermédiaire différent, car, lorsque nous considérons les extrémités comme différentes du milieu et que l'âme dit qu'il y a deux instants, l'un antérieur et l'autre postérieur, alors nous appelons cela le temps, car ce qui est délimité par l'instant semble être le temps ; considérons cela comme établi. Lorsque donc nous percevons l'instant comme unique, et non comme un antérieur et un postérieur dans le mouvement, ni comme le même instant entre quelque chose d'antérieur et quelque chose de postérieur, alors il nous semble qu'aucun temps ne s'est passé, parce qu'il n'y a eu aucun mouvement. Lorsqu'au contraire nous percevons l'antérieur et le postérieur, alors nous disons qu'il y a du temps, car voilà ce qu'est le temps : le nombre du mouvement selon l'antérieur et le postérieur. Le temps n'est donc pas mouvement mais en tant que le mouvement possède un nombre. Un indice en est que nous distinguons, d'une part, le plus et le moins par le nombre et, d'autre part, un mouvement plus ou moins long par le temps ; donc le temps est un nombre. Mais puisque le nombre existe de deux façons (car nous appelons nombre le nommé et le nombrable, et ce par quoi nous nombrons), le temps est le nommé et non ce par quoi nous nombrons. » (Aristote, *Physique*, IV 11, 219a22-b8).

5. « Le temps mesurera ce qui est mû et ce qui est au repos, en tant que l'un est mû et l'autre est au repos, car il mesurera de quelle quantité est leur mouvement et leur repos. Par conséquent, le mû n'est pas mesurable au sens strict par le temps, en tant qu'il est une certaine quantité, mais en tant que son mouvement est d'une certaine quantité. C'est pourquoi, tout ce qui n'est ni en mouvement ni au repos n'est pas dans le temps, car être dans le temps c'est être mesuré par le temps, et le temps est mesure du mouvement et du repos. Il est donc clair que certaines choses qui n'existent pas ne sont pas dans le temps, notamment ce qui ne peut être autrement que non existant, comme la commensurabilité de la diagonale au côté. D'une manière générale, en effet, si le temps est par soi mesure du mouvement et indirectement mesure des autres choses, il est clair que toutes les choses dont il mesure l'existence passeront leur existence dans le repos ou le mouvement. Ainsi donc, tout ce qui peut disparaître et apparaître et, d'une manière générale, tantôt être et tantôt ne pas être, il est nécessaire que cela soit dans le temps (car il y a un temps plus grand qui excède leur existence et qui la mesure) ; et parmi les non existants que contient le temps, les uns ont existé, comme Homère a existé en un certain temps, les autres existeront, comme ce qui va se produire, quel que soit le côté où le temps les contient ; et s'il les contient des deux côtés, ils pourront à la fois avoir été et devoir être ; mais ceux qu'il ne contient nulle part n'ont pas existé ni n'existent ni n'existeront. Tels sont, parmi les non existants, ceux dont les contraires existent toujours, comme l'incommensurabilité de la diagonale, qui n'est pas non plus dans le temps. » (*Physique* IV, 12, 221b16-222a6).

6. « On pourrait se demander aussi de quel mouvement le temps est nombre, ou si c'est de n'importe lequel. C'est en effet dans le temps qu'une chose vient à l'être, se détruit, croît, est altérée et transportée ; dans la mesure donc où il y a mouvement, il est nombre de chaque mouvement. C'est pourquoi il est nombre du mouvement continu en général et non de l'un en particulier. Mais il est possible que deux choses différentes aient été mues maintenant et qu'il soit le nombre de chacun des deux mouvements. Le temps est-il différent pour chacune et y aurait-il ensemble deux temps égaux ? Ou plutôt non, car tout temps égal et simultané est le même, et ceux qui ne sont pas simultanés sont les mêmes par l'espèce. En effet, si l'on a des chiens et des chevaux et que dans les deux cas il y en ait sept, le nombre est le même. Ainsi, pour des mouvements accomplis ensemble, le temps est le même, et un mouvement peut être rapide, l'autre non, ou l'un un transport, l'autre une altération ; le temps est cependant le même, si le nombre est égal et simultané, pour l'altération et le transport. » (*Physique* IV, 14, 223a29-b10).

7. « Chaque chose est nombrée par une unité du même genre : les monades par une monade, les chevaux par un cheval, et de même le temps par un temps déterminé (...), si donc le premier est mesure de tous ceux du même genre, le mouvement circulaire uniforme sera principalement mesure, parce que son nombre est le plus connu. Car ni l'altération ni la croissance ni la génération ne sont uniformes, mais bien le transport. C'est pourquoi aussi le temps semble être le mouvement de la sphère, parce que les autres mouvements sont mesurés par le transport, et le temps par ce transport-là. » (*id.*, 223b13-23).

8. « Chaque fois qu'on est dans l'acte de se souvenir, on se dit en son âme qu'on a déjà entendu ou senti ou pensé cela. La mémoire n'est donc ni une sensation ni une saisie intellectuelle mais une possession ou une affection de l'une d'elles lorsque du temps a passé. (...) C'est pourquoi seuls se souviennent les animaux qui ont la sensation du temps, et ce par la même faculté que celle de sentir. (...) Car toujours, lorsqu'on est en acte de mémoire, parce qu'on a déjà vu, entendu ou appris cela, on sent en outre (*prosaïsthanetai*) que c'était auparavant. » (*De memoria*, 449b22-30 ; 450a19-21).